

## L'indifférente lumière de l'insignifiance

Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*,  
Montréal, l'Hexagone, 1983, 114 p.

René Lapierre

Volume 25, numéro 4 (148), août 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapierre, R. (1983). Compte rendu de [L'indifférente lumière de l'insignifiance / Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, l'Hexagone, 1983, 114 p.] *Liberté*, 25(4), 89–93.

## 2. L'INDIFFÉRENTE LUMIÈRE DE L'INSIGNIFIANCE

Pierre Vadeboncœur, *Trois essais sur l'insignifiance*,  
Montréal, l'Hexagone, 1983, 114 p.

Il y a chez Pierre Vadeboncœur une idée — je devrais peut-être plutôt dire une attitude, tant cette idée campe tout à la fois l'œuvre et l'auteur — qui me paraît première et qui pourtant ne s'exprime pas commodément. Sans doute parce qu'il s'agit d'une idée qui n'est pas facilement isolable, et qui prend plutôt l'allure d'un courant de pensées que celle d'une seule opinion : je veux parler bien sûr de la francophilie profonde qui anime Vadeboncœur, et qui débordant de l'individuel sur le collectif finit chez lui par structurer l'ensemble de son rapport à la culture et à l'esprit. S'élargissant ainsi de l'affectif au théorique, puis du théorique à l'esthétique et finalement de l'esthétique au politique (ou vice-versa, l'ordre des étapes importe assez peu) ce rapport électif au Français fait de Vadeboncœur un admirateur non seulement passionné, mais aussi en quelque sorte congénital de Fauré, de Flaubert, de Debussy, de Beaubourg. Si bien que l'on croit reconnaître *ab origine* dans cette œuvre le relief et l'horizon spécifiques (réguliers et doux, comme *érodés* par un travail historique particulier) de l'art français.

Curieusement toutefois, dans le contexte culturel et politique que nous occupons, il semble que prendre *pour* Paris conduise aussitôt Vadeboncœur à prendre *contre* Harlem ou Manhattan. Non pas par ricochet, à titre d'effet plus ou moins secondaire, mais concurremment: dans un seul et même mouvement de ralliement. Aimer ceci, haïr cela ne sont plus alors des actes contraires mais simultanés et identiques, instinctifs plutôt que distinctifs. On discerne toujours en effet chez Vadeboncœur l'idée qu'il doit exister un coefficient élevé de *naturel* dans la culture française, et qu'en conséquence l'air ambiant (l'humeur de l'esprit, chose délicate) y serait plus salubre, moins vicié.

Pourtant la prudence s'impose: l'atmosphère de l'humanisme français, aristocratique et lettré, fleure un peu facilement il me semble l'aromate et le bon vin quand on l'oppose à celui — moins bonhomme et surtout moins *parlé* — de l'Amérique. Je ne veux pas me remettre ici à débattre (comme si l'on avait le choix) de l'octroi de notre consentement national à la culture européenne ou à la culture américaine. Je ne veux pas non plus barbouiller le livre de Vadeboncœur, que j'ai aimé et qui m'a convaincu de son propos comme rarement un livre sait convaincre (comme rarement un auteur se révèle convaincu lui-même de ce qu'il porte à notre connaissance). Le chapitre que Vadeboncœur consacre entre autres au *Dinner Party* de Judy Chicago fera date, il me semble, dans l'histoire de l'essai québécois: l'écrivain s'y montre plein d'une intelligence profonde (et souple, en même temps) des choses et de lui-même, animé d'une curiosité sincère qui lui fait aborder les questions qu'il pose avec humilité. Le ton de la leçon ne se fait point entendre, dans l'intériorité première de l'approche:

*Quant à The Dinner Party, le message que j'en attendais, un accent mystérieux et fondamental, ne venait pas.*

(...)

Alors j'ai fait une découverte. L'idée même de la femme peut être une grande idée, puissamment spirituelle, capable du secret dont l'art a besoin pour évoquer l'inconnu qui est sa garantie et son attestation, l'inconnu sur lequel il frappe et retentit. Mais voilà : l'idée de la femme était, en profondeur, tout simplement absente de cette exposition féministe. Ce qu'il y avait au lieu, c'était l'idée de la place de la femme. Idée nécessaire, idée révolutionnaire si l'on veut, mais, en somme, idée politique, avec laquelle on ne fait ni un esprit, ni une beauté, et qui est nulle pour l'art comme pour toute évocation d'un infini. On voudra bien croire que je n'entends pas ainsi faire rentrer par une porte dérobée l'ancienne image de la femme, celle d'un être que l'on asservissait en lui offrant un culte. Il ne s'agit pas de cela. Je place ici la femme exactement sur le même pied que l'homme, ou que Dieu, ou que l'éternité.

Je ne cherche donc pas, c'est entendu, à médire d'un livre qu'entre tous ceux de Vadeboncœur j'estime d'une façon particulière, et qui me paraît constituer à sa manière une sorte d'événement.

D'autre part je crois possible de donner ici à mon sentiment de lecture la forme de l'interlocution, et je m'adresse à mon tour à ces trois essais avec quelque curiosité. Quand par exemple Vadeboncœur, à partir d'une page de Julien Green, définit l'Amérique comme la « fille de l'acte et non de la pensée » (par opposition bien sûr à l'Europe et à la France), il est difficile de ne pas voir qu'il définit *en même temps* l'une par ses rues et ses spectacles — son actualité — et l'autre par ses livres et son savoir — son historicité. Mieux encore, on dirait que le malaise profond de Vadeboncœur en face de l'Amérique (et, partant, son amitié si bienveillante pour la France) lui proviennent en fait de références incompatibles ; c'est presque constamment une Amérique populaire ou parvenue qui s'oppose dans ces pages à l'Europe des mécènes, volontiers le trafic des avoirs qui le cède sur le plan

spirituel (forcément) à la noblesse du *fonds*. La Bowery contre le Louvre. Si bien que l'insignifiance qu'allègue Vadeboncœur paraît ici *recouvrir* — en dépit de la justesse profonde d'une pensée de l'art que l'on ne peut pas réfuter (relisez «Le panthéon de porcelaine») — la complexité trouble d'un rapport à l'argent et au pouvoir qu'il préfère par endroits noyer dans le culturel, oublier dans l'imagination de l'Art.

(Un problème, demande tout à coup Vadeboncœur : dans la littérature et la philosophie américaines modernes, trouvez-moi un Bergson, un Claudel, un Teilhard, une Weil... Trouvez-moi cette gravité...)

(Dans l'art, trouvez-moi un Rouault, un Lurçat...)

Serait-il donc si difficile d'évoquer Whitman, Ashbery, Singer, Oates...? Sauf peut-être pour *The Postman Always Rings Twice*, où elle paraît trop désireuse d'emporter d'emblée le morceau, il faut tout de même reconnaître que la pensée de Vadeboncœur rend en général un son juste, et se révèle partout fondée sur un sens soigneusement mûri des processus créateurs et de l'exigence foncière de l'art. Il me semble cependant que sa critique de James Cain, de Judy Chicago ou du happening rapporté par Julien Green n'avait pas à se produire (et à s'encourager) à même cette disqualification culturelle et humaine de l'Amérique *qui constitue peut-être en dernière analyse le véritable objet de ce livre*, le fin mot de ce que l'auteur entend surprendre en plein délit d'insignifiance. Comme si sous l'attraction de cette idée la rhétorique de Vadeboncœur se dévoyait, se faussait à vouloir rétablir *contre* une Amérique sanglante et cruelle le bon droit d'une Europe civile et lettrée.

Je vis pourtant en Amérique, comme la plupart d'entre nous (à lire Vadeboncœur — et à m'entendre — ce n'est peut-être pas une évidence : je précise). Et de là où j'habite je veux la voir il me semble aussi loin que son art, son histoire et ses rues voudront bien me la montrer; aussi loin autrement dit que je pourrai

lire cela, en entendre le propos et la Raison. Inutile d'y chercher Lyon ou la Touraine. (Inutile également, par ailleurs, de prétendre rescaper l'Amérique par l'éventuelle insignifiance de l'Oulipo, du Nouveau Roman, du fonctionnarisme français ou du brutal fait divers; cela se ferait pourtant sans effort.) Le Français n'est pas le contraire de l'Anglais ou de l'Américain; nulle raison ne saurait ressortir d'une semblable comparaison. Sauf peut-être pour nous, qui en serions obsédés: ce serait alors quelque chose comme la raison du plus fort, dont la démonstration nous serait devenue si coutumière que nous nous y ferions chaque fois comme à une fatalité odieuse. C'est-à-dire dans l'insignifiance prétendue (uniquement prétendue) de ce qui nous échappe encore, je le crains, et qui ne cesse culturellement, politiquement et historiquement de fustiger l'indifférence de notre retraite.

R.L.